

montagnes à filon. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille et capillacé, elles vous en fourniront; mais elles tromperaient votre avidité, si vous vous promettiez d'y trouver de l'or. Elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers et récents, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de substances, tous les caractères du bouleversement et du désordre.

xxv.
Organisation
physique du
Pérou pro-
pre.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la formation des montagnes, toujours faudra-t-il convenir que celles qui s'étendent depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'isthme du Darien, c'est-à-dire dans un espace de soixante degrés du sud au nord, sont les plus étonnantes du globe. Leur cime se perd généralement dans les nues. Le Chimborazo, qui les domine toutes, s'élève trois mille deux cent cinq toises au-dessus du niveau de la mer, et surpasse d'un tiers les montagnes les plus élevées de l'ancien hémisphère. Quoique immédiatement situé sous l'équateur, la neige y est éternelle dans les huit cents toises qui se rapprochent le plus de son sommet, et le froid s'y fait aussi vivement sentir que dans les régions voisines des pôles. Dans cette atmosphère nulle plante ne peut croître, nul être ne peut vivre. Où la glace cesse d'être permanente, l'œil découvre

des rochers et des sables nus. Ils sont suivis de faibles mousses, que des oiseaux, que des quadrupèdes visitent quelquefois. Au-dessous croît l'icho, espèce de jonc bon à brûler. Plus bas sont de maigres pâturages où errent pendant trois ou quatre mois de nombreux troupeaux de bêtes à cornes. Jamais la croupe stérile, escarpée, orageuse, d'aucune de ces montagnes ne devint la demeure d'un mortel. Ceux que la chasse ou la curiosité y attirent de loin en loin, ceux que leurs affaires réduisent à y passer éprouvent à leur premier voyage les symptômes du mal de mer avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auraient eu à souffrir sur l'Océan. Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident partout, et nul des astronomes qui mesurèrent la figure de la terre dans le pays de Quito n'en fut attaqué.

Toutes les montagnes du Pérou furent autrefois, sont actuellement, ou paraissent destinées à devenir volcans. La diversité des aspects sous lesquels ces volcans se sont présentés à un de nos observateurs les plus infatigables et les plus intelligens lui a désigné différentes époques séparées les unes des autres par des intervalles de temps si considérables, que la formation première de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la première de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, et versent de leurs

flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, et ne présentent qu'une vaste chaudière. A la troisième, l'air, la pluie, les vents, le froid, la chaux, ont détruit la chaudière ou le cratère, et il ne reste qu'un monticule. A la quatrième, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espèce de culot qui, miné par le temps, ne laisse plus que la place où la montagne et le volcan ont existé; et cet état est une cinquième époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chaussées de lave, et ces chaussées, ou entières, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siècles, tant de milliers de siècles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée dans la mémoire des hommes à celle qui lui succède dans la nature. Et le principe que de rien il ne se fait rien, et la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontre que rien ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une éternité qui a préexisté, une éternité qui suivra, et la connaissance du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Une des suites les plus déplorables des volcans, ce sont les tremblemens de terre. Ce fléau, si rare ailleurs, que les générations se succèdent sans

l'avoir jamais éprouvé, est si ordinaire au Pérou, qu'il y forme toutes les époques.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous et crevé tout à coup. Ce bruit paraît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancement. Leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers, soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces et la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités et les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent, et, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, et courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asile contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inat-

tendue, tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, et perd dans la contemplation de ce désordre l'idée et le courage d'y remédier.

Le terrain qui sert de base à ces fameuses Cordilières des Andes qui viennent de nous occuper, est lui-même plus élevé que les plus hautes Pyrénées. Sa longueur est immense, et sa plus grande largeur de cinquante lieues. Par opposition aux montagnes qui le dominant, on lui donne le nom de *plaine*, quoiqu'il soit très-inégal. Ses parties les plus connues dépendent des audiences de las Charcas et de Lima, qui, avec celle du Chili, forment seules depuis quelques années la vice-royauté du Pérou. La région réunit tous les extrêmes. A côté de sombres et impénétrables forêts sont des espaces très-étendus où ne s'éleva jamais aucun arbre. Là le ciel verse des torrens d'eau neuf ou dix mois sans interruption; ici l'année entière s'écoule sans pluie. On éprouve un froid glacial à cent pas d'une position brûlante ou tempérée. Ce sont alternativement des banes d'un sable stérile qui étonnent à cet éloignement de la mer, et d'excellentes terres qui invitent à toute sorte de culture.

xxvi.
Particularités
sur le lama,
le paco, le
guanaco, la
vigogne.

Malgré l'abondance de ses pâturages, le pays ne voyait errer anciennement dans son sein que très-peu de bêtes sauvages; mais il avait deux animaux domestiques, le lama et le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds, et long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a de grands yeux, un museau allongé, des lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arrière qui lui sert à s'accrocher dans les lieux escarpés, où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs et sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés et contraints dans les mouvemens et les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas, par les soins et les secours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, et communément un seul, qui suit sa mère en naissant. Son accroissement est prompt, et sa vie assez courte. A trois ans, il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit, et finit vers quinze.

On emploie les lamas, comme les mulets, à

transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave et ferme; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravins et gravissant des rochers où les hommes ne sauraient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés et flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter, ils plient les genoux et baissent le corps, avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même précaution, et marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, et ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine, et les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point tandis qu'ils ont des forces; mais, quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler ou de les frapper, ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne se défendent, ni des pieds ni des dents; et dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama ce que l'âne est au cheval, une espèce succursale plus petite, avec des jambes plus courtes, un museau plus ramassé; mais du

même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait comme lui à porter des fardeaux; plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus faible.

Les lamas et les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme que leur service ne lui coûte rien. Leur épaisse fourrure leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit pour leur nourriture, et leur fournit une salive abondante et fraîche qui les dispense de boire.

Du temps des incas, les peuples montraient un grand attachement pour ces animaux utiles; et cette bienveillance s'est perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour lesquels ils sont propres, les Péruviens rassemblent leurs parens, leurs amis, leurs voisins. Aussitôt que la compagnie est formée commencent des danses et des festins qui durent deux jours et deux nuits. De temps en temps les convives vont rendre visite aux lamas et aux pacos, leur tiennent des discours pleins de sentiment, et leur prodiguent toutes les tendresses qu'on ferait à la personne la plus chérie. On commence ensuite à s'en servir, mais sans les dépouiller des rubans et des bandelettes dont on avait paré leurs têtes.

Parmi les lamas il y a une espèce sauvage qu'on nomme *guanacos*, plus forts, plus vifs et plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte et de couleur fauve.

Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite, soufflant des narines et hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, séjournent au-dessus de la ligne de neige : vigoureux et nombreux dans les hauteurs des Andes, chétifs et rares au bas des montagnes. Quand on les chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens ni les chasseurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espèce sauvage de pacos, se plaisent encore plus dans le froid et sur les montagnes. Elles sont si timides, que leur frayeur même les livre aux chasseurs. Des hommes les entourent et les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de linge sur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées et serrées l'une contre l'autre, se laissant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui, plus hardi, saute par-dessus les cordes, elles le suivent et s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, et surtout aux plus hautes Andes, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent con-

sidérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe; mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux, au Pérou même, cherchaient le plus grand froid, les Espagnols les ont portés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auraient peut-être réussi sur les Alpes ou sur les Pyrénées. Cette conjecture de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles et profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas et des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert de chaussure aux Indiens, et l'on peut en faire des harmois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco; mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison, et pour les bézoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale. Celle du lama et du paco, qui sont domestiques, est fort inférieure à celle du guanaco, et surtout à celle de la vigogne. On trouve même une grande différence entre la laine du même animal. Celle du dos est communément d'un blond clair et de qualité médiocre; sous le ventre, elle est blanche et fine; blanche et grossière dans les cuisses.

Ces belles toisons étaient utilement employées au Pérou avant qu'il eût été subjugué par les Espagnols. On y fabriquait pour l'usage de la cour des tapisseries ornées de fleurs, d'oiseaux,

d'arbres assez bien imités. Elles servaient à faire des mantes qui couvraient une chemise de coton. On les retroussait pour avoir les bras libres. Les grands les attachaient avec des agrafes d'or et d'argent ; leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux, couronnées d'émeraudes ; et le peuple avec des épines. Dans les provinces où les chaleurs étaient vives ou continues, les mantes des hommes en place étaient de toile de coton assez fine et teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture tissée de filaments d'écorce d'arbre, qui couvrait, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

xxvii.
En quoi
diffèrent les
montagnes,
les plaines et
les vallées du
Pérou.

Les services que rendaient le lama et le paco, les dépouilles qu'on obtenait du guanaco et de la vigogne, quoique d'une importance remarquable, n'étaient pas la principale cause de la grande population du haut Pérou, une des parties les moins fertiles, les moins tempérées, les moins agréables de l'empire. Les peuples s'y portaient spécialement en foule, parce que c'était là qu'était née leur religion, parce que c'était là qu'était le siège du gouvernement.

Au pays haché, montueux, trop souvent inhabitable et désert de Charcas, s'élève la Paz, que la Gasca fit bâtir, après avoir rendu la tranquillité au Pérou par la ruine entière du parti de Gonzale Pizarre. Dans la juridiction de cette ville se voit le lac Titi-Caca, le plus considérable de ceux qui

se trouvent dans cette région. On lui donne soixante-dix brasses de profondeur, et quatre-vingts lieues de circonférence. Son eau, sans être salée ou amère, est si épaisse et si dégoûtante, qu'elle n'est pas potable. Deux espèces de poissons y vivent, l'une grosse et excellente, l'autre petite et mauvaise. Des joncs et des oiseaux aquatiques couvrent ses rivages. Entre les îles qu'il renferme il faut distinguer celle où les fondateurs de l'empire prétendirent avoir reçu du Soleil leur père un ordre formel de civiliser les nations et de leur donner son culte. Cette fable, qu'ils réussirent à faire regarder comme une vérité incontestable, inspira pour le lieu de son origine une vénération sans bornes. Un temple y fut bientôt érigé. Les pèlerins qui y accouraient de tous les côtés se faisaient un devoir de l'embellir de tout l'or, de tout l'argent, de toutes les pierreries dont ils pouvaient disposer. Ces richesses sacrées furent jetées dans l'abîme à l'arrivée des Espagnols, dans la crainte qu'elles ne fussent souillées par des brigands qui ne respectaient rien, comme venait de l'éprouver la capitale de l'état.

Czcou, situé à cent vingt lieues de la mer, dans un terrain inégal et sur le penchant de plusieurs collines, ne fut d'abord qu'une faible bourgade. Devenu avec le temps une cité considérable, il fut divisé en autant de quartiers qu'il y avait de nations incorporées à l'empire. Chacun des peuples asservis avait la liberté de suivre ses anciens